

# Dustan

## sans modération

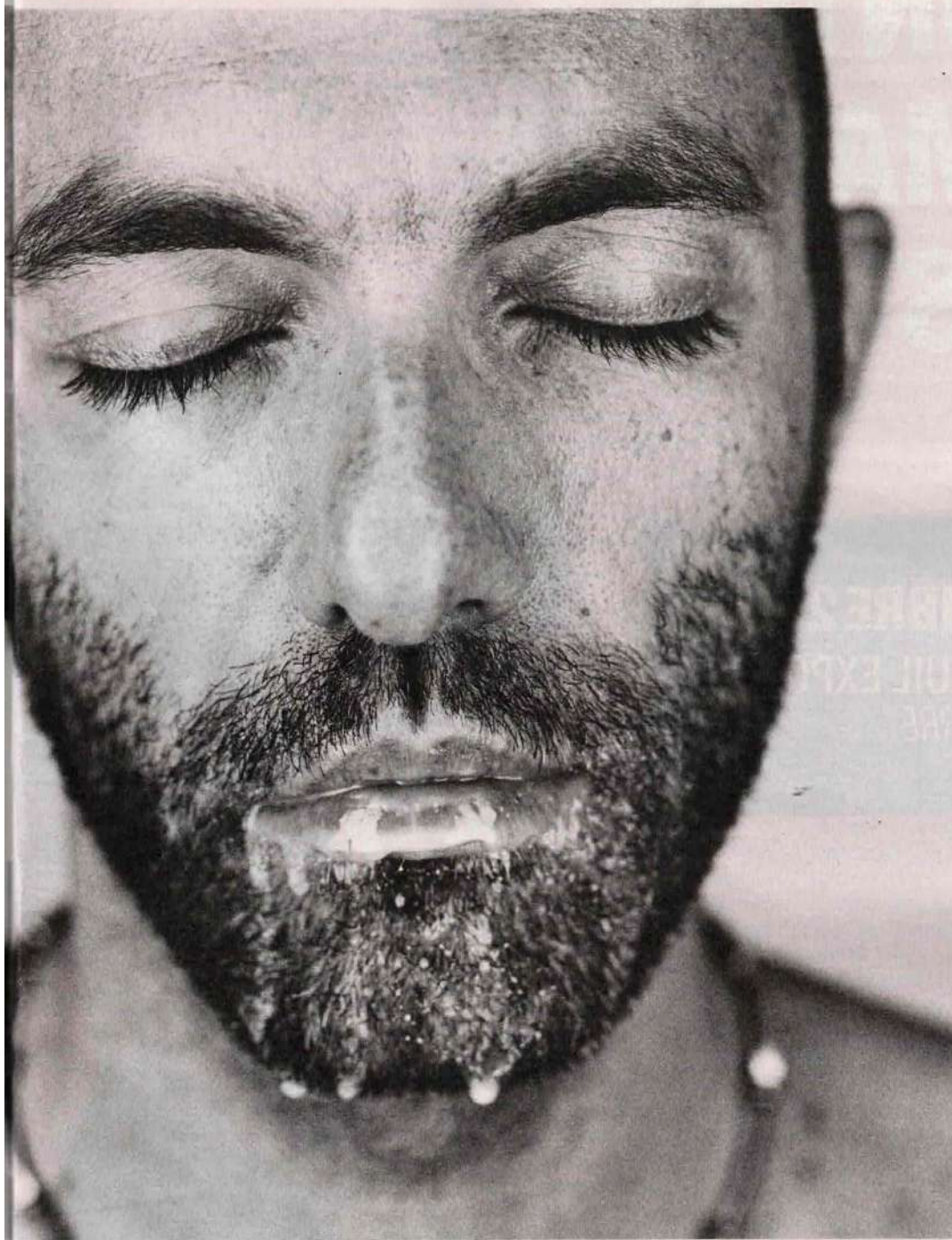
Une nouvelle  
génération découvre  
les romans  
et autofictions  
de Guillaume Dustan,  
auteur provocateur,  
homosexuel,  
séropositif.  
Longtemps desservi  
par son image  
médiatique.

**Vingt ans après sa mort**, Guillaume Dustan bande encore. Du moins, son œuvre réjouit toujours les cœurs des plus aventureux. L'écrivain, disparu le 3 octobre 2005, à l'orée de ses 40 ans, est méconnu, sans nul doute très mal connu, et pourtant il n'a probablement jamais été autant lu qu'aujourd'hui. Début octobre, devant sa tombe, au cimetière du Montparnasse, à Paris, Tony a installé une chaise rouge. Le garçon, 36 ans, routier, large sourire et barbe bien taillée, avait prévu de rendre hommage à cet écrivain qu'il adule, mais un avis de tempête le contraint à repousser la petite cérémonie. Le soleil est radieux, mais ça souffle fort. L'ambivalence météorologique aurait été parfaite pour célébrer celui qui a pour épitaphe *«J'ai toujours été pour tout être»*. La phrase, dustanienne en diable, est aussi écrite en jaune sur le sweat bleu électrique de Tony, qui porte la mention «Les amis de Guillaume Dustan».

En août dernier, il a créé cette association <sup>1</sup>, encore balbutiante, *«comme il en existe pour beaucoup d'écrivains»*. Quand il le peut, Tony vient lire ici des pages de celui qu'il a découvert en 2018. *«Je suis tombé tout de suite en admiration, en grâce pour Dustan. Il me parle»*, nous glisse-t-il. Avec lui dans cette aventure, Michaël, quarantenaire, fiscaliste, et tout aussi fasciné par Dustan. *«Ça a été un coup de foudre immédiat pour son œuvre. J'aime aussi énormément Proust, et j'ai retrouvé ce même sentiment d'envoûte-*

Par Julia Vergely Photo Antoine Le Grand





ment à la lecture, nous confie-t-il. Ses textes sont extrêmement érudits tout en restant hyper simples, très terre à terre, directs, provocants, complètement anticonformistes.»

Tony et Michaël sont trop jeunes pour avoir vécu le Guillaume Dustan médiatique, celui qui reste dans la plupart des mémoires. Le Dustan qui apparaissait, provocateur perruqué, à la télévision dans les années 1990-2000, et qui jouait le rôle qu'on lui avait assigné. Né William Baranès en 1965, il y a soixante ans, il était écrivain, énarque, juge administratif, véritable tronche, dans les deux sens du terme, homosexuel, séropositif, brillantissime. Il voulait tout être à la fois, et on le voulait surtout repoussoir. En pleine épidémie de sida, il fait la promotion de ses livres sur

les plateaux télé où il est reçu avec moult préjugés. Christophe Dechavanne l'accueille au son des Village People, Jean-Luc Delarue le traite d'assassin et le fait huer par le public. L'ambiance est vénéneuse parce que Dustan prône le sexe sans protection. «Guillaume Dustan, vous avez donc ça en commun avec Christine Boutin de baisser sans capote, mais vous, vous êtes séropositif», lui assène Thierry Ardisson dans *Tout le monde en parle* en 1999. «Je

ne fais ça qu'avec des gens qui le sont aussi, c'est un petit club», répond Dustan, las. Dans le reste de l'interview, il joue le trompe-la-mort cynique et enchaîne les outrances désabusées. Ses imprudences – entre adultes consentants – enterrent sa réputation. Si «tout le monde en parle», tout le monde oublie de le lire. «Je passe très souvent à la télévision, mais je ne tire qu'à trois mille exemplaires», ironisait-il.

«Son personnage a fait un peu écran à son œuvre, concède Thomas Clerc, écrivain et universitaire, qui a rassemblé les écrits de Dustan dans deux volumes (parus chez P.O.L en 2013 et 2021, le troisième étant prévu pour la rentrée 2026). Mais ses textes vont bien au-delà de la provocation. Je voulais lui rendre justice littérairement. Sa force »

#### À LIRE

**Œuvres I et II**,  
de Guillaume  
Dustan, éd. P.O.L.



» et sa pensée s'exprimaient dans un cadre atypique et, en France, on n'aime pas les intellectuels atypiques. » L'énarque (même promotion que Jean Castex) a pourtant publié frénétiquement entre 1996 et 2005. D'abord une trilogie qu'il qualifie d'« autopornographie » – *Dans ma chambre, Je sors ce soir, Plus fort que moi* – publiée, ce n'est pas rien, chez P.O.L., puis des romans, *Nicolas Pages, Génie divin, LXIR*. Un livre par an ou presque.

Plonger dans l'œuvre de Dustan, c'est se confronter à du jamais-lu. C'est cul, cru, brutal et frontal, ça ne tergiverse pas. Les pages égrènent des scènes de sexe, des prises de drogues, des litanies de sextoys, de coups d'un soir ou d'une heure seulement, des amours joyeuses, des élans déçus. Un monde défile, s'enfile et se renifle. Tout y est très sérieux, tout est perdu d'avance et en même temps foutrement vivant. Dustan raconte une époque, une communauté pédé, drôlement excessive et désespérée. Ces textes n'ont aujourd'hui absolument rien perdu de leur vigueur.

## « Dustan aime la littérature américaine, Bret Easton Ellis et John Rechy, mais son grand modèle est Marguerite Duras. » Thomas Clerc, écrivain et universitaire

*Je sors ce soir* est peut-être son roman le plus accessible. La traversée d'une nuit à la Loco, boîte du 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris, pleine d'effluves, d'effleurements, de rencontres et de désenchantements. Il est rare qu'un livre vous enivre, ici on est presque sur l'épaule de Dustan, embarqué, godillots aux pieds, pour danser et se perdre sur un sol poisseux. « Ce texte est le plus beau, admet Thomas Clerc. Dustan est le premier à faire de la boîte de nuit un lieu littéraire, comme il le fera ensuite avec les supérettes. Il veut que la littérature soit l'émanation d'un corps, quelque chose de très personnel. Il fait de l'autobiographie frontale; son écriture est intense. »

Pendant négatif d'un Hervé Guibert trop contrit et trop peu politique, il trace les contours de l'autofiction avant la lettre : son écriture du « je » s'apparente à celle de Catherine Millet, Christine Angot, époque *L'Inceste* (1999), ou Virginie Despentes, époque *Baise-moi* (1994). « Il crée une écriture qui lui est propre, même s'il a beaucoup lu. Il aime la littérature américaine, Bret Easton Ellis et John Rechy, mais son grand modèle est Marguerite Duras, analyse Thomas Clerc. Il cherche le côté populaire et démocratique d'une écriture qui peut s'adresser à beaucoup, mais en étant très inventif et subversif. C'est pour ça qu'il n'a probablement pas eu l'écho qu'il aurait dû avoir. » Dustan est aussi, pour l'universitaire, un « expérimentateur de formes » : « Ses premiers textes sont écrits de manière très clinique, très sèche. Ensuite, il change complètement de style, il se renouvelle radicalement, jusqu'à aller à des sortes d'aphorismes. Cette capacité à se métamorphoser est très belle. » L'écrivaine Constance

Debré a découvert Guillaume Dustan « il y a une petite dizaine d'années » et estime qu'il est le seul de ses contemporains qui lui importe. « J'ai tout de suite eu l'impression d'un grand écrivain. Il était sans doute très présent dans mon esprit au moment de l'écriture de *Play Boy* (2018) et m'a bien sûr influencé dans mes premiers livres. » Dans la « sécheresse » de l'écriture de Dustan, elle voit quelque chose « des moralistes du XVII<sup>e</sup> siècle » : « C'est presque les *Pensées* de Pascal, puis ça devient les *Essais* de Montaigne. Le ton de Dustan est aussi celui d'un légiste, formé aux arrêts du Conseil d'État et à cette obsession du style qu'est la loi française. »

Constance Debré, qui a été avocate, estime que « c'est une erreur de voir Dustan comme un écrivain de la marge et de la transgression, et de dissocier l'énarque de l'écrivain. La France, c'est la loi et le livre, la norme et la langue. Dustan est cela. Il est arrivé trop vite, trop fort, et n'a pas été reçu dans la haute administration, ni dans la littérature, comme il l'aurait aimé ». Dustan a voulu son intimité politique, bien avant que l'expression soit sur toutes les lèvres. Mais on l'a jugé « trop ». Trop intime, trop politique, trop pédé. « Si la littérature ne peut pas parler de tout, alors elle ment sur ce qu'elle est, poursuit Constance Debré. Parler du réel, oui, mais ne pas écrire de scène de sexe parce que ça choque ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne pense pas qu'il ait été lu comme quelqu'un de sérieux. »

Sérieux, Dustan l'était pourtant. Aujourd'hui, il est étudiante à l'université, notamment aux États-Unis, et consacré par ceux qui l'ont connu, comme Virginie Despentes ou le philosophe Paul B. Preciado. Mais aussi par une jeune génération d'écrivains, comme Simon Chevrier, 33 ans, Goncourt du premier roman 2025 pour *Photo sur demande* (Stock). « Dustan est une inspiration. Son style a quelque chose de mystérieux, d'énigmatique : sa façon d'aborder l'intimité, comme sa manière de faire vivre ses personnages à travers leurs gestes et leurs actions, plutôt que par leurs pensées. »

Philippe Joanny, écrivain, a très bien connu Dustan, avec qui il a vécu et travaillé. Il reconnaît sa « dimension sacrificielle » : « Son objectif était de marquer l'Histoire. Quelque part, il savait que ça se passerait beaucoup plus tard. » Dans 95, récit d'une époque où les homosexuels tombaient « comme des dominos », dédié à Dustan, Joanny écrit que « le spectre de la mort en permanence devant soi [...] entraîne une accélération de la vie ». « À partir du moment où Guillaume a appris sa séropositivité, tout a été chamboulé. Plus exactement, tout a fait sens. À l'ENA, il était au fond de la classe, en bomber, il savait bien qu'il ne serait pas de ceux-là. Le spectre de la mort, pour lui, ça signifiait devoir être vraiment soi-même. Et donc devenir écrivain. »

Écrire pour dire qui l'on est et donner de l'élan à d'autres. Car Dustan a créé en 1999 une collection, Le rayon, aux éditions Balland, et a ainsi été le premier à publier de nombreux écrivains LGBT+ en France : Monique Wittig, Dorothy Allison, Preciado, Dennis Cooper... « Il a fait ce que personne n'avait encore fait, c'était très warholien, cette collection était aussi une famille. L'émulation autour de lui était très originale et puissante, se souvient Joanny. Aujourd'hui, on voit éclore des micromaisons d'édition queers, lesbiennes, trans... C'est la comète Dustan. » Pour certains, il est d'ailleurs devenu culte. Le mot est piégeux. Qu'importe. Pour Joanny : « Il ne faut pas avoir peur des clichés. Dustan, écrivain culte ? Allez, formidable ! »

1 lesamisdeguillaumedustan@gmail.com